

de Jmémoires JEANNE D'ARC



MARK TWAIN

MÉMOIRES
DE
*J*EANNE D'*A*RC

Sieur Louis de Conte

Discovery Publisher

Pour l'édition originale :

Personal Recollections of Joan of Arc (Diary Extracts & Conversations)

Mark Twain (alias Sieur Louis de Conte)

Harper and Brothers, May 1896

Pour l'édition française :

©Discovery Publisher, 2022

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous aucune forme ou par quelque procédé que ce soit, électronique ou mécanique, y compris des photocopies et des rapports ou par aucun moyen de mise en mémoire d'information et de système de récupération sans la permission écrite de l'éditeur.

Auteur : Mark Twain (alias Sieur Louis de Conte)

Couverture : *Joan of Arc's Death at the Stake*, Hermann Stilke (1843)

Traduction : Justine Lucas, Alima Danfakha,

Yasmine Anouar, Yohann Framery

Relecture : Yohann Framery



616 Corporate Way

Valley Cottage, New York

www.discoverypublisher.com

editors@discoverypublisher.com

Fièrement pas sur Facebook ou Twitter

New York • Paris • Dublin • Tokyo • Hong Kong

Table des Matières

LIVRE I — À Domrémy	11
<i>Chapitre premier : Quand les loups envahirent Paris</i>	13
<i>Chapitre II : L'Arbre aux fées de Domrémy</i>	15
<i>Chapitre III : Tout feu tout flamme avec l'amour de la France</i>	25
<i>Chapitre IV : Jeanne maîtrise l'homme fou</i>	32
<i>Chapitre V : Domrémy pillée et brûlée</i>	39
<i>Chapitre VI : Jeanne et l'Archange Michel</i>	45
<i>Chapitre VII : Elle délivra le commandement divin</i>	50
<i>Chapitre VIII : Pourquoi les médisants cédèrent-ils ?</i>	56
LIVRE II — Au tribunal et au camp militaire	58
<i>Chapitre premier : L'adieu de Jeanne</i>	59
<i>Chapitre II : Le gouverneur presse Jeanne</i>	61
<i>Chapitre III : Paladin grogne et se vante</i>	66
<i>Chapitre IV : Jeanne nous mène à travers les lignes ennemies</i>	71
<i>Chapitre V : Nous traversons les dernières embuscades</i>	78
<i>Chapitre VI : Jeanne convainc le Roi</i>	87
<i>Chapitre VII : Paladin dans toute sa gloire</i>	93
<i>Chapitre VIII : Jeanne persuade ses inquisiteurs</i>	98
<i>Chapitre IX : Jeanne est nommée générale en chef</i>	104
<i>Chapitre X : L'épée et la bannière de la Pucelle</i>	106
<i>Chapitre XI : La marche de la guerre est commencée</i>	110
<i>Chapitre XII : Jeanne met du cœur dans son armée</i>	113
<i>Chapitre XIII : Contrôlé par la folie de la sagesse</i>	118

<i>Chapitre XIV : La réponse anglaise</i>	123
<i>Chapitre XV : Mon poème exquis fut ruiné</i>	125
<i>Chapitre XVI : Rencontre avec le Nain</i>	131
<i>Chapitre XVII : Le fruit sucré de l'amère vérité</i>	139
<i>Chapitre XVIII : La première bataille de Jeanne</i>	141
<i>Chapitre XIX : Nous découvrons des fantômes</i>	145
<i>Chapitre XX : Jeanne fait de lâches des vainqueurs courageux</i>	147
<i>Chapitre XXI : Jeanne réprimande gentiment son amie</i>	151
<i>Chapitre XXII : Le destin de la France est scellé</i>	155
<i>Chapitre XXIII : Jeanne inspire le roi papillon</i>	161
<i>Chapitre XXIV : Les oripeaux de la noblesse</i>	168
<i>Chapitre XXV : Enfin, en avant !</i>	171
<i>Chapitre XVI : Les derniers doutes s'envolent</i>	175
<i>Chapitre XVII : La prise de Jargeau</i>	178
<i>Chapitre XVIII : Jeanne prédit sa mort</i>	183
<i>Chapitre XXIX : Le féroce Talbot change d'avis</i>	186
<i>Chapitre XXX : Le champ rouge de Patay</i>	191
<i>Chapitre XXXI : La France au bord de la résurrection</i>	194
<i>Chapitre XXXII : Les bonnes nouvelles circulent vite</i>	196
<i>Chapitre XXXIII : Les cinq campagnes militaires de Jeanne</i>	197
<i>Chapitre XXXIV : Les bouffonneries des Bourguignons</i>	200
<i>Chapitre XXXV : Le sacre de l'héritier de France</i>	204
<i>Chapitre XXXVI : Jeanne obtient des nouvelles de chez elle</i>	211
<i>Chapitre XXXVII : Aux armes, encore !</i>	218
<i>Chapitre XXXVIII : « En avant ! » crie le roi</i>	222
<i>Chapitre XXXIX : La victoire nous appartient, mais le roi s'incline</i>	227
<i>Chapitre XL : La trahison terrasse Jeanne</i>	232
<i>Chapitre XLI : La Pucelle ne s'en ira plus en guerre</i>	234

LIVRE III — Procès et martyre	239
<i>Chapitre premier : La Pucelle enchaînée</i>	240
<i>Chapitre II : Jeanne vendue aux Anglais</i>	243
<i>Chapitre III : L'histoire de Jeanne</i>	246
<i>Chapitre IV : Tous prêts à la condamner</i>	250
<i>Chapitre V : Cinquante experts contre une novice</i>	252
<i>Chapitre VI : La Pucelle déconcerte ses persécuteurs</i>	256
<i>Chapitre VII : Des ruses, en vain</i>	262
<i>Chapitre VIII : Jeanne nous parle de ses Visions</i>	266
<i>Chapitre IX : L'annonce de sa délivrance certaine</i>	271
<i>Chapitre X : Les inquisiteurs à bout de nerfs</i>	280
<i>Chapitre XI : La cour se réorganise pour l'assassinat</i>	284
<i>Chapitre XII : Le coup de maître de Jeanne est détourné</i>	288
<i>Chapitre XIII : L'échec du troisième procès</i>	293
<i>Chapitre XIV : Jeanne lutte contre les douze mensonges</i>	299
<i>Chapitre XV : Impassible face à la menace du bûcher</i>	304
<i>Chapitre XVI : Jeanne reste forte face au chevalet</i>	307
<i>Chapitre XVII : Formidable, malgré sa situation</i>	311
<i>Chapitre XVIII : Condamnée, elle reste sans crainte</i>	313
<i>Chapitre XIX : Nos derniers espoirs de sauvetage disparaissent</i>	315
<i>Chapitre XX : La trahison</i>	319
<i>Chapitre XXI : Libérée, seulement pour être torturée</i>	326
<i>Chapitre XXII : La réponse fatale de Jeanne</i>	328
<i>Chapitre XXIII : Le moment est venu</i>	333
<i>Chapitre XXIV : Jeanne la martyre</i>	338
Conclusion	343

MÉMOIRES
DE
*J*EANNE D'*A*RC

Sieur Louis de Conte

*P*ensez à cette unique et grandiose distinction. Depuis le début de l'histoire de l'humanité, Jeanne d'Arc est la seule personne, quel que soit son sexe, à avoir occupé le commandement suprême des forces militaires d'une nation à l'âge de dix-sept ans.

—LOUIS KOSSUTH

Préface

Pour arriver à une estimation correcte de la popularité d'un personnage, il convient de le juger par les standards de son époque et non de la nôtre. Jugés par les standards d'un siècle, les personnages les plus nobles d'autrefois perdent beaucoup de leur éclat avec les standards d'aujourd'hui. Il n'y a probablement aucun homme célèbre ayant vécu il y a quatre ou cinq siècles dont le personnage pourrait répondre en tout point à nos critères. Mais Jeanne d'Arc est unique. Elle peut être mesurée par les standards de toutes époques sans défiance ni appréhension quant au résultat. Jugée par chacun d'entre eux, elle est sans défauts, encore idéalement parfaite, elle occupe encore la place la plus élevée dans l'accomplissement humain, la place la plus élevée jamais atteinte par un simple mortel.

Quand on repense au fait que son siècle était le plus brutal, le plus horrible, le plus immonde de l'Histoire, et ce depuis la nuit des temps, on est émerveillé devant le miracle d'un tel produit issu d'une telle terre. Le contraste entre elle et son siècle est le contraste entre le jour et la nuit. Elle était honnête quand le mensonge était le langage commun des hommes. Elle était honnête quand l'honnêteté était devenue une vertu perdue. Elle était une gardienne des promesses quand le fait de tenir une promesse n'était attendu de personne. Elle a consacré son grand esprit aux grandes idées et aux grands desseins quand les autres grands esprits se sont perdus eux-mêmes dans de belles fantaisies ou un manque d'ambition. Elle était modeste, remarquable et sensible alors que la norme universelle était d'être bruyant et vulgaire. Elle était pleine de compassion alors qu'une cruauté impitoyable était la règle. Elle était loyale alors que la stabilité était inconnue. Elle était honorable dans une ère qui avait oublié ce qu'était l'honneur. Elle était un pilier des convictions à une époque où les hommes ne croyaient en rien et se moquaient de toutes choses. Elle était infailliblement fidèle à une époque qui était fausse jusque dans son essence. Elle maintenait sa propre dignité intacte dans une ère de flatteries et de bassesses. Elle était dotée d'un courage intrépide alors que l'espoir et le courage avaient péri dans les cœurs de sa nation. Elle était parfaitement pure de corps et d'esprit alors que ceux de la société dans ses postes les plus hauts étaient corrompus. Elle était tout cela dans une ère où la criminalité était l'activité commune des seigneurs et des princes et où les personnalités les plus importantes de la chrétienté étaient même capables

de surprendre dans cette ère abominable et de laisser les personnes pantoises devant le spectacle de leur quotidien noir et atroce empli de trahisons, de massacres et de sauvageries inimaginables.

Elle était peut-être la seule personne altruiste dont le nom a une place dans l'histoire profane. Aucune trace ou pointe d'égoïsme ne peuvent être trouvées dans ses paroles ou ses actes. Quand elle sauva son roi de son vagabondage, et qu'elle remit sa couronne sur sa tête, elle se vit offrir des récompenses et des distinctions, mais les refusa tous et ne prit rien. Tout ce qu'elle voulait pour elle, si le roi le lui accordait, était de partir pour son village natal, de garder à nouveau les moutons, de ressentir les bras de sa mère l'enlacer et d'être sa femme de ménage et son aide-domestique. L'égoïsme de ce général préservé des armées victorieuses, ami des princes, et idole d'une nation qui lui est reconnaissante et l'admire, n'alla pas plus loin.

Les exploits accomplis par Jeanne d'Arc peuvent être considérés comme les plus grands de l'histoire, si l'on prend en compte les conditions dans lesquelles ceux-ci ont été effectués, les obstacles se dressant contre elle et les moyens mis à sa disposition. César continua pendant longtemps ses conquêtes, il les fit cependant avec les vétérans de Rome confiants et bien préparés, il était également lui-même un soldat bien entraîné. Napoléon balaya les armées disciplinées d'Europe, mais était lui aussi un soldat bien entraîné. Il commença sa carrière avec les bataillons de patriotes excités et inspirés par le nouveau souffle miraculeux de Liberté, soufflé sur eux par la Révolution. De jeunes apprentis enthousiastes aux métiers de la guerre, pas des hommes d'armes vieux et blessés, des survivants désespérés venant d'une longue accumulation de défaites. Mais Jeanne d'Arc, encore une enfant, inculte, illettrée, une pauvre villageoise inconnue et sans aucune influence, trouva une grande nation enchaînée, impuissante et désespérée sous la domination étrangère avec sa trésorerie en faillite, ses soldats écoeurés et éparpillés, tout esprit anéanti, tout courage mort dans les cœurs des personnes au cours de longues années d'affront et d'oppression nationale et étrangère. Leur roi effrayé renonça à son destin et se préparait à fuir le royaume. Jeanne tendit la main vers son pays, ce cadavre, pour qu'il s'élève et la suive. Elle le mena de victoire en victoire, elle changea le cours de la guerre de Cent Ans. Elle affaiblit considérablement le pouvoir anglais, puis mourra avec le titre mérité de SAUVEUSE DE LA FRANCE qu'elle porte encore à ce jour. Pour la récompenser, le roi de France, qui fut couronné grâce à elle, resta en retrait et indifférent lorsque les prêtres français prirent la noble enfant, la plus innocente, la plus adorable que les époques avaient produite, et la brûlèrent vivante sur le bûcher.

LE SIEUR LOUIS DE CONTE

Pour ses arrières-arrière-petits-neveux et nièces

Nous sommes en l'an 1492. J'ai quatre-vingt-deux ans. Les choses que je vais vous raconter sont des choses que j'ai moi-même vues quand j'étais petit et durant ma jeunesse.

Dans tous les contes, chansons et histoires sur Jeanne d'Arc que vous et le reste du monde chantez et étudiez dans les livres façonnés avec l'invention tardive de l'art de l'impression, je suis mentionné, moi, le sieur Louis de Conte. J'étais son page et secrétaire, j'étais avec elle du début à la fin.

J'ai été élevé dans le même village qu'elle. Lorsque nous étions tous les deux de jeunes enfants, je jouais avec elle tous les jours tout comme vous jouez avec vos amis. Maintenant que nous percevons à quel point elle était exceptionnelle, maintenant que son nom inonde le monde entier, le fait que tout ce que je dis soit vrai paraît étrange, car c'est comme si une périssable et misérable bougie devait parler du soleil éternel qui s'élève jusqu'au paradis pour dire « Nous parlions énormément et il était aussi mon compagnon de chambrée quand nous étions tous les deux des bougies ». Et c'est pourtant vrai, comme je le dis. J'étais son camarade de jeu et je me suis battu à ses côtés pendant les guerres. À ce jour, je garde en mémoire, d'une belle et claire manière, l'image de ce précieux petit personnage, avec la poitrine courbée vers le cou du cheval volant, partant à l'attaque à la tête des armées de la France, cheveux au vent, sa cotte de mailles en argent qui s'enfonce de plus en plus profondément au cœur de la bataille, parfois même à peine visible à cause des têtes des chevaux qui se balancent, le bras armé levé, les panaches soufflés par le vent et interceptant les boucliers. J'étais avec elle jusqu'à la fin et quand ce jour noir est venu, dont l'ombre accusatrice reposera toujours sur la mémoire des esclaves français d'Angleterre qui furent ses assassins et sur la France qui resta inactive sans la moindre tentative de sauvetage, ma main fut la dernière qu'elle toucha de son vivant.

Transporté par les années et les décennies, le spectacle de la traversée de cette merveilleuse enfant à travers le firmament de guerre de la France telle une étoile filante et son extinction dans les nuages de fumée du bûcher s'enlisa de plus en plus dans le passé et au fil du le temps devint plus étrange, plus merveilleux, plus divin et plus pathétique. J'ai fini par la comprendre et la reconnaître finalement pour ce qu'elle était : la personne la plus noble à avoir vécu dans ce monde, la seule.

UNE PARTICULARITÉ DE L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Les détails de la vie de Jeanne d'Arc constituent une biographie unique sur un aspect parmi les biographies du monde entier : c'est la seule histoire d'un être humain qui nous vient par serment et la seule qui nous vient de témoignages. Les documents officiels du Grand Procès de 1431 et celui du procès de réhabilitation, qui survient lui un quart de siècle plus tard, sont toujours conservés dans les Archives nationales de France et ont donné avec une richesse remarquable les détails de sa vie. L'histoire d'aucune autre vie de cette époque lointaine n'est connue avec la certitude ou la complétude qui s'attache à la sienne.

Le sieur Louis de Conte est fidèle à son histoire officielle dans ses souvenirs personnels et, à ce jour, sa fiabilité est incontestable, mais seule sa parole fait foi pour la multitude de détails qu'il ajoute.

MÉMOIRES
DE
*J*EANNE D'*A*RC

Chapitre premier

Quand les loups envahirent Paris

Moi, le sieur Louis de Conte, je naquis à Neufchâteau le 6 janvier 1410, autrement dit, deux ans exactement avant la naissance de Jeanne d'Arc à Domrémy. Ma famille avait fui des quartiers de Paris vers ces régions lointaines dans les premières années du siècle. En politique, ils étaient des patriotes, du parti armagnacs. Ils étaient partisans de notre propre roi de France, aussi fou et impuissant fut-il. Le parti bourguignon, partisan des Anglais, les avait totalement dépouillées. Ils avaient tout pris, excepté la petite noblesse de mon père. Lorsqu'il atteignit Neufchâteau, ce fut sans le sou et l'esprit brisé. Mais l'atmosphère politique qui y régnait lui plaisait, et c'était quelque chose. Il arriva dans une région relativement calme. Il laissa derrière lui une région habitée d'hystérique, de fous, de monstres, où le massacre était un passe-temps quotidien et où la vie d'aucun homme n'était sûre, pas même un instant. À Paris, une foule déferlait à travers les rues la nuit, elle saccageait, brûlait, tuait, sans être importunée ni interrompue. Le soleil se levait sur des maisons détruites et fumantes, ainsi que sur les corps mutilés qui gisaient çà et là dans les rues, tels qu'ils étaient tombés, qui étaient mis à nu par des voleurs, des glaneurs impurs qui passaient après la masse. Personne n'avait le courage de rassembler ces morts pour les enterrer, ils étaient laissés là et pourrissants, ce qui engendrait des épidémies.

Des épidémies, ils en créèrent. Les maladies faisaient tomber les gens comme des mouches. Les enterrements se déroulaient la nuit en secret, les funérailles publiques n'étaient pas autorisées de crainte que la révélation de l'ampleur de l'épidémie ne décourage les gens et ne les plonge dans le désespoir. Puis vint, enfin, l'hiver le plus rude que la France ait connu en cinq cents ans. La famine, la peste, les massacres, la glace, la neige : Paris connut tout cela en même temps. Les cadavres gisaient en nombre dans les rues, les loups envahirent la ville au beau milieu de la journée pour les dévorer.

Ah, la France était tombée bas, bien bas ! Pendant plus de trois quarts de siècle, les crocs anglais avaient été plantés dans sa chair. Ses armées étaient devenues si intimidées par les incessantes déroutes et défaites qu'il était dit et accepté que la simple vue d'une armée anglaise suffisait pour mettre en fuite celles qui sont françaises.

Quand j'avais cinq ans, le funeste désastre d'Azincourt s'abattit sur la France. Bien que le Roi d'Angleterre fût rentré chez lui pour profiter de sa victoire, il laissa le pays à genoux et en proie à des groupes itinérants de compagnons

libres au service du parti bourguignon. Une nuit, l'un de ces groupes lança un assaut sur Neufchâteau, et à la lumière de notre toit de chaume en feu, je vis tous ceux qui m'étaient chers en ce monde (excepté un frère aîné, votre ancêtre, resté avec la Cour) se faire massacrer alors qu'ils demandaient grâce, et j'entendis leurs bourreaux rire à leurs prières et imiter leurs supplications. On ne me trouva pas et je pus m'échapper sans blessures. Quand les sauvages furent partis, je m'étais glissé dehors et avais pleuré toute la nuit en regardant les maisons brûler. J'étais tout seul, avec pour seule compagnie les morts et les blessés, car les autres avaient pris la fuite et s'étaient cachés.

Je fus envoyé chez le prêtre à Domrémy, dont la gouvernante devint une mère aimante pour moi. Le prêtre, au fil du temps, m'apprit à lire et écrire, lui et moi étions alors les seules personnes du village à posséder ces compétences.

J'avais six ans lorsque la maison du prêtre, Guillaume Fronte, devint mon foyer. Nous habitions à côté de l'église du village et derrière celle-ci se trouvait le petit jardin des parents de Jeanne. Cette famille était composée de Jacques d'Arc, le père, son épouse Isabelle Romée, trois fils, Jacques âgé de dix ans, Pierre de huit ans, et Jean de sept ans, Jeanne et sa petite sœur Catherine, respectivement quatre et un ans. Ces enfants étaient mes camarades de jeu dès mon arrivée. J'en eus d'autres à côté, en particulier quatre garçons : Pierre Morel, Étienne Roze, Noël Rainguesson et Edmond Aubrey, dont le père était maire à cette époque, ainsi que deux filles, de l'âge de Jeanne environ, qui devinrent ses meilleures amies. L'une s'appelait Haumetter et l'autre était surnommée Petite Mengette. Ces filles étaient des enfants de paysans, tout comme Jeanne elle-même. Quand elles grandirent, elles se marièrent toutes deux à des ouvriers ordinaires. Leur domaine était assez modeste, voyez-vous, cependant, un temps fut venu, bien des années plus tard, où aucun étranger de passage, aussi important fût-il, ne manquait d'aller rendre hommage à ces deux humbles vieilles femmes qui avaient été honorées dans leur jeunesse par l'amitié de Jeanne d'Arc.

Ils étaient tous de braves enfants, dans le genre paysan ordinaire. Pas brillants, naturellement, personne ne le leur demande, mais de bon cœur, et de bonne compagnie, obéissants à leurs parents et au prêtre. En grandissant, ils héritèrent de l'étroitesse d'esprit et des préjugés de leurs aînés qu'ils adoptèrent sans réserve et sans les remettre en cause, cela va sans dire. Il en était de même de leur religion ainsi que de leurs opinions politiques. Jan Huss et ses semblables pouvaient trouver des défauts à l'Église, à Domrémy cela ne perturbait la foi de personne. Quand il y eut la scission, l'année de mes quatorze ans, et que nous avions eu trois papes à la fois, personne à Domrémy n'était inquiet à propos duquel il faudrait choisir parmi eux. Le pape de Rome était le véritable, un pape hors de Rome n'était guère pape. Chaque créature humaine du village était un Armagnac, un patriote, et si nous, les

enfants, ne détestions pratiquement rien en ce monde, nous avions seulement en horreur le nom et les régimes anglais et bourguignons.

Chapitre II

L'Arbre aux fées de Domrémy

Notre Domrémy était comme tout autre humble petit hameau de cette époque et région éloignée. C'était un labyrinthe de chemins étroits et sinueux, ainsi que de ruelles ombragées et abritées par les toits de chaume des granges en surplomb. Les maisons étaient peu éclairées par des fenêtres à volets en bois, qui n'étaient en réalité que des trous dans les murs qui servaient de fenêtres. Les sols étaient en terre battue et il n'y avait que très peu de mobilier. Le pâturage des moutons et du bétail était la principale source de revenus, tous les jeunes s'occupaient des troupeaux.

Le paysage était magnifique. D'un côté du village, une plaine fleurie s'étendait à perte de vue jusqu'au fleuve, la Meuse. De l'autre côté, une pente verdoyante s'élevait progressivement, et à son sommet se trouvait la grande forêt de chênes : une forêt profonde, lugubre et dense, et qui piquait la curiosité de nous autres enfants, car autrefois de nombreux meurtres y avaient été commis par des hors-la-loi, et dans des temps encore plus anciens, de prodigieux dragons qui crachaient du feu et des vapeurs empoisonnées par les narines y avaient élu domicile. À vrai dire, il y en avait encore un qui vivait là à notre époque. Il était aussi grand qu'un arbre, avait un corps presque aussi gros qu'un tierce, des écailles ressemblant à de grandes tuiles superposées, des yeux d'un rubis profond aussi gros qu'un casque de cavalier, et une ancre à jas au bout de sa queue aussi grosse que je ne sais quoi, mais très grosse, ce qui était même inhabituel pour un dragon, d'après ce que disaient tous les connaisseurs. Il était dit que ce dragon était d'un bleu éclatant avec des marbrures dorées, mais personne ne l'avait jamais vu, on ne savait donc pas si c'était vrai, ce n'était qu'une supposition. Ce n'était pas la mienne, je pense qu'il est insensé de se forger une opinion lorsqu'il n'y a pas de preuves sur lesquelles la fonder. Si vous créez une personne sans le moindre os en elle, elle pourra paraître raisonnablement acceptable à vue d'œil, mais elle sera flasque et ne pourra pas se tenir debout, et je pense que les preuves sont les os d'une opinion. Mais j'aborderai cette question plus en détail une autre fois, et j'essaierai de faire valoir la pertinence de mes propos. Quant à ce dragon, j'ai toujours cru que sa couleur était l'or, mais sans le bleu, car cela a toujours été la couleur des dragons. Le fait que ce dragon

se soit trouvé à un moment donné pas très loin dans la forêt fut avéré par la présence, un jour, de Pierre Morel qui l'avait senti, et reconnu à l'odeur. Cela nous donne une image effroyable de combien le danger le plus mortel peut être proche de nous sans que nous ne nous en doutions.

Dans les temps les plus anciens, une centaine de chevaliers venus des quatre coins du monde s'y seraient rendu les uns après les autres afin de tuer le dragon et obtenir une récompense. De nos jours, cette méthode était cependant révolue : c'était le prêtre qui était chargé de les occire. En l'occurrence, ce fut au père Guillaume Fronte de s'en occuper. Il avait organisé une procession, avec des bougies, de l'encens et des bannières, et il avait marché à l'orée du bois pour exorciser le dragon. On n'en entendit plus jamais parler après cela, même si beaucoup estimaient que l'odeur n'avait jamais complètement disparu. Non pas que quiconque avait senti l'odeur à nouveau, car ce n'était pas le cas. C'était seulement un avis, comme l'autre, et elle manquait d'os, voyez-vous. Je sais que la créature était là avant l'exorcisme, mais qu'elle l'était toujours après ou non est une chose dont je ne peux pas être aussi certain.

Dans un vaste espace dégagé et tapissé d'herbe, situé sur les hauteurs de Vaucouleurs, se dressait un hêtre majestueux aux bras étendus et à l'ombre imposante, à côté duquel se trouvait une fontaine d'eau froide et limpide. Les jours d'été, les enfants s'y rendaient (oh, et ce chaque été depuis plus de cinq cents ans), ils y chantaient et dansaient tous ensemble autour de l'arbre pendant des heures, tout en se rafraîchissant de temps à autre à la fontaine, ce qui était des plus agréables. Ils faisaient également des couronnes de fleurs qu'ils accrochaient à l'arbre et autour de la fontaine pour faire plaisir aux fées qui y vivaient. Elles aimaient cela, étant de petites créatures innocentes et oisives, comme le sont toutes les fées, et appréciant tout ce qui est joli et délicat comme les fleurs sauvages assemblées de cette façon. En échange de cette attention, les fées faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour les enfants, comme garder la fontaine bien remplie, claire et fraîche, ou encore éloigner les serpents et les insectes qui piquent. Ainsi, il n'y eut jamais de méchanceté entre les fées et les enfants pendant plus de cinq cents ans, même mille ans d'après la tradition, seulement la plus chaleureuse des affections et une confiance des plus parfaites. À chaque fois qu'un enfant mourait, les fées le pleuraient tout comme ses camarades de jeu, on pouvait en voir des signes : avant l'aube du jour des funérailles, elles suspendaient sous l'arbre une petite immortelle à l'endroit où cet enfant avait l'habitude de s'asseoir. Je sais que c'est vrai pour l'avoir vu de mes propres yeux, ce ne sont pas des rumeurs. Et la raison pour laquelle nous savions que c'était là l'œuvre des fées est la suivante : elle était entièrement composée de fleurs noires d'une variété inconnue de toute la France.

Depuis la nuit des temps, tous les enfants élevés à Domrémy étaient appelés les Enfants de l'Arbre. Ils aimaient ce nom, car il impliquait un privilège mystique qui n'était accordé à aucun autre enfant de ce monde. Voici ce qu'il en était : lorsque l'un d'eux venait à mourir, alors, au-delà des images vagues et sans formes qui traversaient son esprit s'obscurcissant, s'élevait doucement, avec richesse et justesse, une vision de l'Arbre. Il fallait pour cela que son âme soit pure. C'est du moins ce que certains disaient. D'autres déclaraient que la vision survenait de deux façons : une fois comme un avertissement, un ou deux ans précédant la mort, lorsque l'âme était prisonnière du péché, l'Arbre apparaissait sous son apparence hivernale désolée, cette âme était alors frappée d'une peur terrible. Si elle se repentait et vivait une existence pure, la vision de l'Arbre revenait, cette fois-ci magnifique et revêtue d'une robe d'été. S'il en était autrement pour cette âme, cette vision lui était refusée, et elle quittait ce monde en ayant conscience de son sort. D'autres encore disaient que la vision ne venait qu'une seule fois, seulement pour ceux qui n'ont jamais péché, qui mouraient abandonnés dans des contrées lointaines et qui désiraient misérablement un dernier souvenir de leur foyer. Et quel autre souvenir pourrait leur faire vibrer le cœur que l'image de l'Arbre qui était le bien-aimé de leur amour, le compagnon de leurs joies et le consolateur de leurs petits chagrins tout au long des jours divins de leur jeunesse disparue ?

Comme je l'ai dit, certains croyaient en une tradition, et d'autres croyaient en une autre. Je savais que l'une d'entre elles était vraie, et c'était la dernière. Je ne critique pas les autres, je pense qu'elles étaient vraies, mais pour la dernière, je sais qu'elle l'était. Je pense que si l'on s'en tient à ce que l'on sait, sans se préoccuper des choses dont on ne peut être sûr, on aura l'esprit plus solide pour cette vision et il y a du bon à cela. Je sais que lorsque les Enfants de l'Arbre meurent sur une terre lointaine, alors, s'ils sont en paix avec Dieu, ils tournent leur regard languissant vers leur foyer, et là, au loin, rayonnant, comme à travers un nuage qui voile le paradis, ils aperçoivent la douce image de l'Arbre aux Féés, revêtu d'un rêve de lumière dorée. Ils y voient une prairie fleurie qui descend vers la rivière, et à leurs narines flétries est soufflé le vague et doux parfum des fleurs de leur enfance. Puis, la vision se dissipe et disparaît. Mais ils le savent, ils le savent ! Et par leurs visages métamorphosés, vous le savez aussi, vous qui êtes là à les regarder. Oui, vous savez la signification de ce message, et qu'il vient du paradis.

Jeanne et moi partagions le même avis sur cette histoire. Mais Pierre Morel, Jacques d'Arc, et beaucoup d'autres croyaient que la vision apparaissait deux fois : chez le pécheur. En fait, eux et bien d'autres disaient qu'ils le savaient. Probablement, car leurs pères le savaient et leur en avaient parlé, après tout, nous obtenons la plupart des choses par d'autres dans ce monde.

Il y a une chose qui rend très probable le fait qu'il y ait eu deux apparitions de l'Arbre: depuis la nuit des temps, si l'on voyait un des nôtres avec le visage blanc comme la cendre, rigide, et marqué d'une peur effroyable, il était fréquent que chacun murmure à son voisin :

« Ah, il a péché, et il a reçu son avertissement. »

Et le voisin frissonnait à cette pensée et murmurait en retour :

« Oui, pauvre âme, elle a vu l'Arbre. »

De telles preuves ont leur poids, il ne faut pas les écarter d'un simple revers de la main. Ce qui est soutenu par des preuves cumulées au fil des siècles se rapproche naturellement de plus en plus du statut de preuve. Si cela perdure, elle deviendra un jour l'autorité, l'autorité est un roc solide et elle perdurera.

Au cours de ma longue vie, j'ai vu plusieurs cas où l'Arbre apparaissait pour annoncer une mort encore lointaine. Cependant, la personne n'était un pécheur dans aucun de ces cas. Non, l'apparition n'était dans ces cas qu'une grâce spéciale. Au lieu de reporter la nouvelle de la rédemption de cette âme jusqu'au jour du trépas, l'apparition l'amenait bien plus tôt, et avec elle la paix, une paix qui ne peut être troublée: la paix éternelle de Dieu. Moi-même, vieux et usé, j'attends avec sérénité, car j'ai reçu la vision de l'Arbre. Je l'ai vu, et je suis satisfait.

Depuis les temps les plus reculés, lorsque les enfants se donnaient la main pour danser autour de l'Arbre aux fées, ils chantaient toujours la chanson de l'Arbre, celle de l'Arbre aux fées de Bourlémont. Ils la chantaient sur un air doux et pittoresque. Un air doux et réconfortant, qui a continué de résonner doucement à travers mon esprit rêveur toute ma vie, à chaque fois que j'étais épuisé et ému, m'apaisant et m'aidant à surmonter l'angoisse de la nuit et l'éloignement de ma maison. Aucun étranger ne pouvait comprendre ni ressentir l'importance qu'avait cette chanson, à travers les siècles qui s'étaient écoulés, pour les Enfants exilés de l'Arbre, orphelins au cœur lourd, dans des contrées étrangères à leur langue et leurs coutumes. Vous penserez peut-être que cette chanson est simple et médiocre, mais quand vous vous souviendrez de ce qu'elle représentait pour nous, et les images qu'elle offrait à nos yeux lorsqu'elle flottait dans nos mémoires, alors vous la respecterez. Et vous comprendrez comment les larmes nous montent aux yeux, le chagrin brouillant notre réalité et cassant nos voix, nous empêchant de chanter les dernières lignes: « Et quand, exilés errants, nous nous languirons jusqu'à l'évanouissement de t'apercevoir, oh, élève notre regard! »

Et vous vous souviendrez que Jeanne d'Arc chantait cette chanson autour de l'Arbre, alors qu'elle était enfant, et l'a toujours aimée. Et vous la bénirez, oui, et vous admettrez :

*L'ARBRE AUX FÉES DE BOURLÉMONT
CHANSON DES ENFANTS*

*Alors, qu'est-ce qui a gardé tes feuilles si vertes,
Arbre aux fées de Bourlémont ?*

*Les larmes des enfants ! Avec tout leur chagrin,
Et tu les as rassurés, et réconfortés
Leurs cœurs meurtris, et tu as volé leur larme
Qui, une fois guérie, a fait pousser une feuille.*

*Et qu'est-ce qui t'a rendu si fort,
Arbre aux fées de Bourlémont ?*

*L'amour des enfants ! Ils t'ont aimé si longtemps
En vérité, un long millénaire durant,
Ils t'ont nourri de louanges et de chants,
Et ont réchauffé ton cœur et l'ont gardé jeune —
Un millier d'années de jeunesse !*

*Reste toujours vert dans nos jeunes cœurs,
Arbre aux fées de Bourlémont !
Et nous garderons pour toujours notre jeunesse,
Sans craindre le temps qui passe.
Et quand, exilés errants, nous nous languirons
Jusqu'à l'évanouissement de ta vision,
Oh, apparais devant nos yeux !*

Les fées étaient encore là quand nous étions enfants, mais nous ne les avons jamais vues, car, cent ans auparavant, l'abbé de Domrémy avait tenu une cérémonie religieuse sous l'Arbre, les avait dénoncées comme parentes de Satan et les avait interdits de toute rédemption. Puis, il les avait averties de ne plus jamais se montrer, et de ne plus pendre d'autres immortelles, sous peine d'être bannies pour toujours de cette paroisse.

Tous les enfants plaidèrent pour les fées, dirent qu'elles étaient de bonnes et très chères amies et qu'elles ne leur avaient jamais fait de tort. Le prêtre ne voulut cependant pas écouter et répondit que c'était une honte et un péché d'avoir de telles amies. Les enfants pleurèrent et restèrent inconsolables. Ils décidèrent tous ensemble qu'ils continueraient d'accrocher des couronnes de fleurs sur l'Arbre. Ils pourraient ainsi montrer aux fées qu'ils les aimeraient pour toujours et se souviendraient d'elles, même si elles n'apparaissaient plus face à eux.

Mais une nuit, tard, un grand malheur arriva. La mère d'Edmond Aubrey passa à côté de l'Arbre, alors que les fées dansaient en cachette, pensant qu'il

n'y avait personne dans les alentours. Elles étaient si agitées et enivrées par le bonheur sauvage de leur danse et du rosé agrémenté de miel qu'elles avaient bu, qu'elles n'avaient rien remarqué. Alors dame Aubrey resta là, stupéfaite et admirative, regardant ces minuscules êtres merveilleux, au nombre de trois cents. Elles se tenaient les mains, tournaient follement en un immense cercle à moitié aussi grand qu'une chambre ordinaire, se penchaient en arrière, affichaient des visages souriants, chantaient un air que dame Aubrey pouvait entendre assez distinctement, s'élevaient dans l'air à une dizaine de centimètres du sol dans une liesse et un abandon total : c'était la danse la plus folle et ensorcelée que la femme n'ait jamais vue.

Mais après une minute ou deux environ, les pauvres petites créatures épuisées la découvrirent. Elles se dispersèrent dans un cri de peur et de chagrin à briser le cœur, et s'envolèrent dans tous les sens, s'essuyant les larmes de leurs minuscules poings aussi grands que des noisettes, puis elles disparurent.

La femme cruelle, non, la femme stupide, elle n'était pas sans cœur, mais irréfléchie, rentra tout droit chez elle et raconta tout aux voisins, tandis que nous, les petits amis des fées, étions endormis, sans nous douter du malheur qui allait nous arriver, et totalement inconscients du fait que nous aurions dû nous lever et tenter de faire taire ces voix meurtrières. Le lendemain matin, tout le monde était au courant et le désastre fut complet, une nouvelle connue de tous ne pouvait évidemment pas échapper à l'abbé. Nous allâmes tous voir le père Fronte en pleurant et en suppliant, et il sanglota également au spectacle de notre chagrin, car il avait la nature la plus douce et la plus gentille qui soit. Il ne voulait pas bannir les fées, il le dit. Il ajouta malheureusement qu'il n'avait pas le choix, car il avait été décrété que, si elles se révélaient encore à la vue de l'homme, elles devaient partir. Tout cela arriva au pire moment possible, car Jeanne d'Arc était fiévreuse et délirait, et que pouvions-nous faire, nous qui n'avions pas son don de réflexion et de persuasion ? Tel un essaim, nous nous ruâmes vers son lit et hurlâmes :

« Jeanne, lève-toi ! Lève-toi, il n'y a pas de temps à perdre ! Viens plaider pour les fées, viens et sauve-les ! Il n'y a que toi qui puisses le faire ! »

Mais son esprit était égaré, elle ne comprenait pas le sens de nos paroles. Alors nous partîmes, sachant que tout était perdu. Oui, tout était perdu, perdu à jamais. Les fidèles amies des enfants depuis cinq cents ans devaient partir et ne plus jamais revenir.

Ce fut une journée amère pour nous, ce jour où le père Fronte tint la cérémonie sous l'Arbre et bannit les fées. Nous ne pûmes porter le deuil, sans quoi chacun l'aurait remarqué, et cela n'aurait pas été autorisé. Nous dûmes alors nous contenter d'arborer un malheureux petit bout de tissu noir qui ne se remarquait pas, attaché sur nos vêtements. Mais, dans nos cœurs, nous portions un deuil grand et noble qui occupait tout l'espace, car nous étions

maîtres de nos cœurs, personne ne pouvait nous en empêcher.

L'Arbre majestueux, l'Arbre aux fées de Bourlémont était son superbe nom, ne fut plus jamais, après cela, à nos yeux, ce qu'il avait été, mais il nous était toujours cher. Cher est-il à mes yeux aujourd'hui lorsque j'y retourne, une fois par an dans mes vieux jours, pour m'asseoir sous ses branches, me rappeler les amies perdues de ma jeunesse, les réunir autour de moi, et regarder leurs visages à travers mes larmes, le cœur brisé. Oh, mon Dieu ! Non, l'endroit ne fut plus jamais le même après cela. De toute façon, il ne pouvait plus l'être, puisque la protection des fées s'était envolée, la fontaine avait perdu beaucoup de sa fraîcheur et de sa froideur, ainsi que plus des deux tiers de sa capacité, et les serpents et les insectes piquants autrefois bannis étaient revenus, s'étaient multipliés, étaient devenus une plaie et le sont encore à ce jour.

Lorsque Jeanne, cette petite fille pleine de sagesse, alla mieux, nous réalisaâmes ce que sa maladie nous avait coûté. Nous découvrîmes en effet que nous avions raison de penser qu'elle pouvait sauver les fées. Elle entra dans une rage titanesque pour une si petite créature, alla droit vers le père Fronte, se tint devant l'endroit où il était assis, fit une révérence et dit :

« Les fées devaient partir si elles se montraient à nouveau au peuple, c'est bien cela ? »

— Oui, c'est cela chère petite.

— Si un homme vient fouiller dans la chambre d'une personne, à minuit, alors que cette personne est à moitié nue, seriez-vous assez injuste pour dire que la personne s'est exhibée volontairement devant cet homme ?

— Eh bien, non. »

Le bon prêtre sembla un peu troublé et mal à l'aise en disant cela.

« De plus, un péché est-il un péché même si la personne n'avait aucune intention de le commettre ? »

Le père Fronte leva ses mains au ciel et s'écria :

« Oh, ma pauvre petite fille, je comprends l'étendue de ma faute. »

Il la prit à ses côtés, posa un bras autour de ses épaules et tenta de l'apaiser, mais elle était tellement en colère qu'elle ne put se calmer, baissa la tête contre sa poitrine et dit en hurlant :

« Donc les fées n'ont commis aucun péché, car elles n'avaient aucune intention d'en commettre, et qu'elles ne savaient pas que quelqu'un passait par là. Et, parce qu'elles sont de petites créatures, qu'elles ne peuvent se défendre seules, qu'on les a jugées sur l'intention et non sur un acte innocent, et parce qu'elles n'avaient aucun ami pour croire et affirmer cette simple chose, elles ont été chassées de chez elles pour toujours. C'était mal, mal de faire cela ! »

Le brave abbé la serra plus fort contre lui et dit :

« Oh, par la bouche des enfants et des nourrissons l'insouciance et l'irréflexion sont condamnées ! Si seulement je pouvais ramener ces petites créa-

tures pour votre bien. Et pour le mien, oui, pour le mien, car j'ai été injuste. Allez, allez, ne pleure pas, personne ne pourrait être plus désolé que ton pauvre vieil ami ne pleure pas, chère petite.

— Mais je ne peux m'arrêter maintenant, je dois continuer. Et ce n'est pas chose insignifiante ce que vous avez fait. Être désolé est-il une pénitence suffisante pour une telle action ? »

Le père Fronte détourna la tête, car cela aurait heurté la fillette de le voir rire, et répondit :

« Oh, toi qui ne connais pas le remords et es la plus juste des accusatrices, non, ça ne l'est pas. Je prendrai le sac et la cendre¹. Voilà, es-tu satisfaite ? »

Les sanglots de Jeanne commencèrent à se calmer, et elle posa immédiatement son regard vers le vieillard à travers ses larmes, puis déclara, à sa façon légère :

« Oui, cela suffira. Si cela peut vous apaiser. »

Le père Fronte aurait à nouveau été sur le point de rire, probablement, s'il ne s'était rappelé à temps qu'il eût passé un contrat, et pas un des plus agréables. Ce contrat devait être respecté. L'abbé se leva alors et se rendit jusqu'à la cheminée, sous les yeux intrigués de Jeanne, avant de prendre une pelletée de cendres froides. Il avait l'intention de les déverser sur son vieux crâne gris lorsqu'une meilleure idée lui vint à l'esprit, et il demanda :

« Pourrais-tu m'aider, ma chère ?

— De quelle manière, mon Père ? »

Il se mit à genoux et inclina la tête vers le bas, puis indiqua :

« Prends ces cendres et verse-les sur ma tête pour moi. »

L'affaire s'arrêta là, bien évidemment. La victoire revenait au prêtre. On peut s'imaginer à quel point l'idée d'une telle profanation aurait heurté Jeanne ou tout autre enfant du village. Elle courut et se laissa tomber à genoux à ses côtés avant de rétorquer :

« Oh, c'est épouvantable. Je ne savais pas que c'était cela que signifiaient le sac et la cendre. Veuillez vous relever, je vous en prie, mon Père.

— Mais je ne le peux tant que je ne serai pas pardonné. Me pardonnes-tu ?

— Moi ? Oh, mais vous ne m'avez rien fait, mon Père. C'est à vous-même de vous pardonner pour avoir fait du tort à ces pauvres créatures. S'il vous plaît, levez-vous, mon Père, le voulez-vous bien ?

— Mais je me retrouve plus mal maintenant que je l'étais auparavant. Je pensais gagner ton pardon, mais s'il s'agit du mien, je ne peux être clément, ce serait indigne de moi. Que puis-je faire désormais ? Trouve-moi une issue à l'aide de ton petit esprit astucieux. »

Le Père campait sur ses positions, malgré toutes les supplications de Jeanne. Elle était sur le point de pleurer à nouveau. Puis, elle eut une idée. Elle empoigna la pelle et inonda sa propre tête de cendres, balbutiant entre ses

1. Référence biblique, symbole d'humiliation, de deuil et/ou de repentance.

étouffements et suffocations :

« Voilà, maintenant c'est fait. Oh, je vous en prie, relevez-vous, mon Père. »

Le vieillard, à la fois touché et amusé, la serra contre sa poitrine et dit :

« Oh, mon incomparable enfant ! C'est un humble martyr, bien que pas de ceux qui vaillent d'être illustrés, mais le juste et véritable esprit s'y trouve. Ça, j'en fais serment. »

Puis il essuya les cendres des cheveux de la jeune fille, l'aida à frotter son visage et son cou, et à se nettoyer convenablement. Puisqu'il était de bonne humeur à présent, et prêt à davantage de discussions, il s'assit et attira Jeanne à nouveau près de lui, puis reprit :

« Jeanne, tu avais pour habitude de confectionner des couronnes de fleurs, là-bas, à l'Arbre aux Fées, avec les autres enfants, n'est-ce pas ? »

C'était la façon dont il commençait toujours la discussion lorsqu'il était sur le point de me coincer et de me piéger, précisément cette façon douce et désinvolte qui trompe une personne et la conduit dans le piège, sans qu'elle ne remarque jamais dans quelle direction elle avance jusqu'à ce qu'elle soit prise dedans et que la porte se referme sur elle. Il se délectait de cela. Je savais qu'il allait tendre la perche à Jeanne maintenant. Celle-ci répondit :

« Oui, mon Père.

— Les as-tu accrochées à l'Arbre ?

— Non, mon Père.

— Ne les as-tu pas accrochées là-bas ?

— Non.

— Et pourquoi donc ?

— Je... Eh bien, je ne le souhaitais pas.

— Tu ne le souhaitais pas ?

— Non, mon Père.

— Qu'en as-tu fait ?

— Je les ai accrochées dans l'église.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu les accrocher dans l'arbre ?

— Car on racontait que les fées sont de la famille du Malin, et que c'était immoral de leur faire honneur.

— Croyais-tu qu'il était mal de les honorer de la sorte ?

— Oui. Je pensais que ça devait être mal.

— Alors, s'il était mal de les honorer de cette façon, et si elles étaient de la famille du Malin, elles pouvaient s'avérer dangereuses pour toi et les autres enfants, n'est-ce pas ?

— Je suppose... Oui, je le pense. »

Il resta pensif une minute, et j'estimai qu'il allait déclencher son piège, ce qu'il fit. Il déclara :

« La question se pose alors ainsi. Elles étaient des créatures bannies, aux

origines terribles. Elles pouvaient présenter un danger pour les enfants. Maintenant, donne-moi une raison rationnelle, ma chère, s'il peut t'en venir une à l'esprit, pour laquelle tu considères mal de les bannir, et pourquoi tu les aurais sauvées de ce bannissement. En un mot, quelle perte cela a-t-il entraînée pour toi ? »

Quelle stupidité de sa part d'aller gâcher ses arguments ainsi ! J'aurais pu lui tirer les oreilles en guise de brimade s'il avait été un jeune garçon. Il progressait si bien jusqu'à ce qu'il ruine tout en concluant de cette façon stupide et fatale. Ce qu'elle avait perdu à travers cela ! N'allait-il donc jamais comprendre quel genre d'enfant était Jeanne d'Arc ? N'allait-il donc jamais apprendre que les choses qui ne concernaient que ses propres profits ou pertes ne lui importaient pas le moins du monde ? Ne pourrait-il jamais assimiler le fait élémentaire que le moyen unique et sûr de la stimuler et de l'enflammer était de lui montrer en quoi un autre individu allait endurer un mal, une souffrance ou une perte ? Eh bien, il s'était tendu un piège à lui-même ! Voilà tout ce qu'il avait accompli.

À la seconde où ces mots s'étaient échappés de la bouche du prêtre, elle s'échauffa, les larmes d'indignation lui montèrent aux yeux, et elle éclata contre lui avec une énergie et une passion qui le stupéfièrent, mais qui ne m'étonnèrent pas, car je savais qu'il avait mis le feu aux poudres lorsqu'il avait déclenché l'apogée mal choisi de son argument.

« Oh, mon Père, comment pouvez-vous parler ainsi ? Qui détient la France ?

— Dieu et le roi.

— Pas Satan ?

— Satan, mon enfant ? Ceci est le repose-pied du Tout-Puissant. Satan ne détient pas une seule poignée de ses terres.

— Alors qui a donné à ces pauvres créatures leur maison ? Dieu. Qui les y a protégées tous ces siècles durant ? Dieu. Qui leur a permis de danser et jouer là durant tous ces siècles et n'y a vu aucun mal ? Dieu. Qui s'est opposé à l'approbation de Dieu et s'est avéré une menace pour elles ? Un homme. Qui encore les a surprises dans leurs activités inoffensives, que Dieu avait autorisées, mais interdites par un homme, qui a mis cette menace à exécution, et a chassé ces pauvres créatures loin du domicile que le bon Dieu leur avait offert dans Sa miséricorde et Sa compassion, et sur lequel il avait envoyé Sa pluie, et Sa rosée, et Son soleil, pendant cinq cents ans en gage de Sa paix ? C'était leur maison, la leur, par la grâce de Dieu et Son bon cœur, et nul homme n'avait le droit de les en déposséder. Et elles étaient les plus gentilles, les plus fidèles amies que les enfants eussent jamais eues, et elles leur ont rendu d'adorables et affectueux services durant tous ces cinq longs siècles, et ne leur ont jamais causé aucune souffrance ou blessure. Et les enfants les aimaient, et maintenant, ils font leur deuil, et il n'existe aucun re-

mède à leur peine. Et qu'avaient fait ces enfants pour mériter d'endurer cette cruelle attaque ? Les pauvres fées auraient-elles pu présenter un danger pour les enfants ? Oui, mais elles ne l'avaient jamais été, et "auraient pu" n'est pas un argument. Les semblables du Malin ? Qu'en est-il ? Ses semblables ont des droits, et ceux-là en avaient ! Et les enfants ont des droits, et ceux-là en avaient ! Et si j'avais été là, j'aurais pris la parole, j'aurais supplié pour les enfants et les démons, je vous aurais arrêté et je les aurais tous sauvés. Mais maintenant, oh, maintenant, tout est perdu ! Tout est perdu, et il n'y a plus rien à y faire ! »

Puis elle termina par une attaque à l'encontre de cette idée que l'on devait interdire et priver de compassion humaine et d'amitié les fées congénères du Malin, car le salut leur était refusé. Elle ajouta que c'était pour cette raison même que les gens devaient les plaindre, et faire tout geste humain et affectueux qu'ils pourraient, pour leur faire oublier le dur sort qui leur avait été infligé par hasard de naissance et non par leur propre faute.

« Pauvres petites créatures ! s'exclama-t-elle. De quoi peut être fait le cœur d'un individu pour qu'il puisse prendre en pitié un enfant de Chrétien et pourtant ne pouvoir en faire autant pour un enfant du diable, qui en a mille fois plus besoin ! »

Elle s'écarta du père Fronte, et elle pleura, tout en se frottant les yeux et en tapant de ses petits pieds, folle de rage. Soudain, elle bondit hors de la pièce et fut partie avant que nous n'ayons pu retrouver nos esprits à la suite de cette tempête de mots et ce tourbillon de passion.

Le Père s'était mis debout, vers la fin, et il restait planté là à présent, frottant sa main dans un mouvement de va-et-vient sur son front comme une personne abasourdie et perturbée. Il se retourna ensuite et marcha vers la porte de son petit atelier, et alors qu'il la franchissait, je l'entendis murmurer tristement :

« Ah, ça alors ! Pauvres enfants, pauvres démons, ils ont des droits, et elle a dit vrai. Je n'y avais jamais pensé. Que Dieu me pardonne, j'en suis à blâmer. »

En entendant cela, je sus que j'avais raison de penser qu'il s'était tendu son propre piège. C'était ainsi, et il était tombé dedans, voyez-vous. Je me sentis apparemment encouragé, et je me demandai si je ne lui en tendrais peut-être pas un, mais après mûre réflexion, je n'en avais plus le cœur, puisqu'il ne s'agissait pas là de mon don.

Chapitre III

Tout feu tout flamme avec l'amour de la France

Parler de ce sujet me rappelle de nombreux incidents, de nombreuses choses que je pourrai raconter, mais je ne pense pas que je vais essayer de le faire maintenant. Il serait plus adéquat à mon humeur actuelle d'offrir un petit aperçu des bons moments simples et ternes que nous vivions dans nos maisons de campagne lors de ces jours paisibles, surtout en hiver. En été, nous, les enfants, étions sur les plateaux venteux avec les troupeaux du matin au soir où nous nous amusions et batifolions bruyamment. Mais l'hiver était confortable, l'hiver était douillet. Souvent, nous nous réunissions dans le logis du vieux Jacques d'Arc au sol en terre battue, où nous allumions un grand feu de cheminée, jouions à des jeux, chantions des chansons, nous disions la bonne aventure, écoutions les vieux villageois raconter des contes, des histoires et des mensonges, et bien d'autres choses, tout ça jusqu'à minuit.

Un soir d'hiver, nous étions réunis en cet endroit, cette nuit-là était particulièrement glaciale. Des années plus tard, cet hiver fut appelé « le rude hiver ». Dehors, le vent soufflait très fort et son hurlement était un son émouvant, et je dirais même qu'il était beau, car je pense qu'il est merveilleux, délicat et beau d'entendre le vent se déchaîner, tempêter et souffler ses clairons de cette façon, quand vous êtes à l'intérieur et bien installé. C'était notre cas. Nous avions un feu vif, l'agréable crachotement de la neige et du grésil tombant dans la cheminée, et les contes, les rires et les chants continuaient à un rythme noble jusqu'à environ dix heures, puis nous avions eu un souper de bouillie chaude et de haricots accompagné de gâteaux de farine avec du beurre, ainsi que de l'appétit nécessaire pour manger tout cela.

La petite Jeanne était assise sur une caisse un peu plus loin, elle avait son bol ainsi que son pain posé sur une autre caisse et ses animaux autour d'elle l'aidaient. Elle en avait plus qu'il n'en fallait, car tous les chats abandonnés venaient et se joignaient à elle, et les animaux mal aimés et sans famille de toute espèce avaient entendu parler d'elle et venaient à sa rencontre. Ces derniers avaient répandu la nouvelle aux autres créatures et elles venaient aussi. Et comme les oiseaux et autres petites choses timides et sauvages des bois n'avaient pas peur d'elle, ils avaient même toujours l'impression d'être son ami quand ils la croisaient et faisaient généralement connaissance avec elle pour être invités chez elle, elle avait toujours un spécimen de chaque espèce sous la main. Elle les accueillait tous, pour la simple raison qu'ils étaient des

animaux, quel que soit son espèce ou son rang social. Elle laissait les animaux aller et venir à leur gré, elle ne tolérait aucune cage, aucun collier, aucune entrave, et cela les satisfaisait. Mais de toute façon, ils ne s'en allaient pas. Ils représentaient une nuisance constante qui fit jurer Jacques d'Arc un bon nombre de fois. Sa femme racontait que Dieu avait donné à leur fille cet instinct et qu'Il savait ce qu'Il faisait quand Il l'avait fait, et qu'il fallait donc laisser faire les choses. Il ne serait pas prudent de se mêler de Ses affaires sans permission. Alors les animaux avaient été laissés tranquilles et il y avait là, comme je le disais, des lapins, des oiseaux, des écureuils, des chats et d'autres reptiles, partout autour de l'enfant, et ils portaient un grand intérêt à son souper et l'aidaient comme ils pouvaient. Sur son épaule se trouvait un tout petit écureuil, assis comme le font ces animaux, tournant et retournant dans ses mains calleuses le fragment rocailleux d'un gâteau aux châtaignes préhistorique et cherchaient les morceaux les plus friables, agitant sa queue touffue et ses oreilles, pour exprimer sa surprise et sa gratitude, quand il trouva une partie plus tendre et qu'il se mit ensuite à limer à l'aide de ses deux fines incisives. Car c'est à cela que servent leurs incisives, elles ne sont pas décoratives et elles ne pourraient jamais l'être, comme l'admettront tous ceux qui les ont remarquées.

Tout se passait pour le mieux dans le froid et l'amusement, mais il y eut une interruption quand quelqu'un frappa à la porte. C'est l'un de ces vagabonds en guenilles, tout le pays en était envahi depuis les guerres incessantes. Il entra, couvert de neige en tapant des pieds, se secoua et se dépoussiéra avant de fermer la porte. Il retira son chapeau abîmé et déformé et le frappa une ou deux fois contre sa jambe afin de le débarrasser de la fine couche de neige. Il jeta un coup d'œil autour de lui avec un regard ravi sur son visage maigre, et porta ensuite un regard très désireux et affamé sur les victuailles, puis il nous adressa des salutations humbles et conciliantes. Il nous assura que c'était une bénédiction d'avoir un feu comme celui-ci par une telle nuit, ainsi qu'un toit au-dessus de nos têtes et autant de nourriture à manger en compagnie d'amis si aimants avec qui discuter. Ah oui, c'était vrai, et que Dieu aide les sans-abri ainsi que ceux qui arpentent les routes par ce temps.

Personne ne dit rien. La pauvre créature embarrassée resta là, interpellant du regard les visages les uns après les autres et n'en trouva aucun pour l'accueillir, à cet instant, le sourire sur son visage vacilla, s'effaça et disparu. Puis il baissa le regard, les muscles de son visage commencèrent à se contracter et il cacha à l'aide de sa main ce signe de faiblesse peu masculin.

« Assieds-toi ! »

Ce coup de tonnerre venait du vieux Jacques d'Arc, mais était destiné à Jeanne. L'étranger sursauta. Il écarta sa main et vit Jeanne debout devant lui, lui proposant son bol de bouillie. L'homme dit :

« Que Dieu tout-puissant te bénisse, ma chère ! »

Puis vinrent les larmes, qui coulèrent le long de ses joues, mais il avait peur de prendre le bol.

« Tu m'entends ? Assieds-toi, te dis-je ! »

Il ne pouvait exister d'enfant plus facile à persuader que Jeanne, mais ce n'était pas là la bonne manière d'y parvenir. Son père ne maîtrisait pas cet art, et ne pouvait pas l'apprendre. Jeanne prit la parole :

« Père, il a faim. Je le vois. »

— Alors qu'il travaille pour son souper. Lui et ses semblables nous prennent nos vivres. J'ai dit que je ne l'endurerai plus et je tiendrai parole. Il a le visage d'un vaurien et d'un scélérat. Assieds-toi, te dis-je !

— Je ne sais pas s'il est un vaurien ou non, mais il a faim, père. Il aura ma bouillie. Je n'en ai pas besoin.

— Si tu ne m'obéis pas, je... les vauriens ne méritent pas l'aide des honnêtes gens, et ils n'auront ni à manger ni à boire dans cette maison. Jeanne ! »

Elle posa son bol sur la caisse et vint se tenir devant son père et insista :

« Père, si vous ne me laissez pas faire, alors je ferais comme vous le dites. Mais je voudrais que vous réfléchissiez et vous verrez qu'il n'est pas juste de punir une partie de lui pour ce qu'une autre partie a fait. Car c'est la tête de ce pauvre étranger qui fait de mauvaises choses, mais ce n'est pas sa tête qui a faim. C'est son estomac. Et il n'a fait de mal à personne, il est innocent et irréprochable. Il ne peut pas faire de mal, même s'il y tenait. Je vous en prie, laissez... »

— Quelle drôle d'idée ! C'est le discours le plus idiot que j'ai entendu. »

Mais Aubrey, le maire, intervint. Ce dernier était féru de débats et avait un certain talent dans ce domaine. Tout le monde le reconnaissait. Se levant de sa place, appuyant ses poings sur la table et regardant autour de lui avec une dignité naturelle et à la manière des orateurs, il commença, calme et convaincant :

« Je ne suis pas d'accord avec vous, commères, et je vais entreprendre de vous démontrer à tous, dit-il plein de confiance en nous regardant, qu'il y a une once de sens dans ce que l'enfant a dit. Écoutez, il est de toute évidence vrai et démontrable que ce soit la tête qui est le maître et chef suprême de tout son corps. N'est-ce pas vrai ? Quelqu'un le niera-t-il ? »

Il nous regarda à nouveau. Tout le monde acquiesça.

« Très bien. Alors, cela étant, aucune partie du corps n'est responsable du résultat quand elle exécute un ordre donné par la tête. Par conséquent, la tête est seule responsable des crimes commis par les mains, les pieds ou l'estomac d'un homme. Comprenez-vous l'idée ? Ai-je raison jusqu'ici ? »

Tout le monde acquiesça à nouveau, avec enthousiasme. Certains se dirent que le maire était en grande forme ce soir-là et sous son meilleur jour, ce qui

lui plut et fit briller ses yeux de plaisir.

« Maintenant, examinons ce que le terme responsabilité signifie et comment il affecte notre parfait exemple. La responsabilité rend un homme responsable uniquement des choses pour lesquelles il est dûment responsable! »

Dit-il en brandissant sa cuillère dans un grand geste pour montrer la nature exhaustive de cette catégorie de responsabilités qui rend les gens responsables. Plusieurs s'exclamèrent, admiratifs :

« Il a raison ! Il a résumé tout ce problème en un mot, c'est merveilleux ! »

Après une petite pause, afin de croître encore davantage l'intérêt de son audience, il poursuivit :

« Très bien. Imaginons qu'une paire de pinces tombe sur le pied d'un homme, causant une blessure douloureuse. Clameriez-vous que les pinces pussent être punies pour cela ? La question est résolue, je le vois sur vos visages que vous considérez une telle déclaration absurde. Maintenant, pourquoi est-ce absurde ? Parce que la paire de pinces n'a pas de faculté de raisonnement, c'est-à-dire pas de faculté de commandement personnel. La responsabilité personnelle pour ses actes est totalement absente chez les pinces. Par conséquent, la responsabilité étant absente, une sanction ne peut en découler. N'ai-je point raison ? »

Sa réponse reçut une salve d'applaudissements vigoureuse.

« Désormais, nous arrivons à l'estomac de l'homme. Voyez, en effet, exactement, merveilleusement, comment sa situation correspond à celle d'une paire de pinces. Écoutez et prenez note, je vous prie. L'estomac d'un homme peut-il planifier un meurtre ? Non. Peut-il planifier un vol ? Non. Peut-il planifier un incendie ? Non. Maintenant, répondez-moi, une paire de pinces le peut-elle ? » (Il y eut des cris admiratifs : « Non ! », « Les exemples sont tout simplement exacts ! » et « Son discours n'est-il pas splendide ? »)

« Désormais, amis et voisins, un estomac qui ne peut planifier un crime ne peut pas être l'auteur commettant la perpétration de celui-ci, c'est simple, comme vous pouvez le voir. L'affaire est réduite à ce point, nous allons la réduire davantage. Un estomac peut-il, de son propre mouvement, aider à un crime ? La réponse est non, car le commandement est absent, la faculté de raisonnement est absente, la volonté est absente, comme dans le cas des pinces. Nous percevons à présent, n'est-ce pas, que l'estomac n'est absolument pas responsable des crimes commis, en totalité ou en partie, par lui. »

Il reçut des acclamations passionnées.

« Alors, quel est notre verdict ? À l'évidence, celui-ci : il n'existe pas en ce monde d'estomac coupable ! Que dans le corps du plus grand vaurien, se trouve un estomac pur et innocent qui, peu importe ce que fait son propriétaire, devrait au moins être sacré à nos yeux. Et, alors que Dieu nous donne des facultés pour réfléchir à des pensées justes, charitables et honorables, il

devrait être, et est, de notre privilège, ainsi que de notre devoir, non seulement de nourrir l'estomac affamé d'un vaurien, en ayant pitié de son chagrin et de son besoin, mais de le faire volontiers, avec gratitude, en reconnaissance loyale de sa pureté et de son innocence au milieu même de la tentation et en compagnie répugnante de ses sentiments. J'en ai fini. »

Eh bien, un tel effet fut du jamais-vu ! Ils se levèrent, la maison entière se leva, et ils applaudirent, acclamèrent et le louèrent jusqu'aux cieux. Et l'un après l'autre, toujours en applaudissant et criant, ils s'attroupèrent devant lui. Certains avec les yeux humides lui serrèrent les mains et lui dirent des choses si glorieuses qu'il fut clairement envahi de fierté et de joie. Il ne put dire un mot, car sa voix aurait certainement été tremblante. C'était splendide à voir. Tout le monde disait qu'il n'avait jamais tenu un tel discours de sa vie, et ne pourrait jamais plus le refaire. L'éloquence est un pouvoir, cela ne fait aucun doute. Même le vieux Jacques d'Arc se laissa emporter, pour une fois dans sa vie, en criant :

« C'est d'accord, Jeanne, sers-lui de la bouillie ! »

Parce qu'elle lui en avait déjà servi un moment plus tôt et qu'il avait déjà tout mangé, elle était embarrassée et ne sut que dire. Quand on lui demanda pourquoi elle n'avait pas attendu qu'une décision générale fût prise, elle dit que l'estomac de monsieur était affamé, et qu'il n'aurait pas été sage d'attendre parce qu'elle ne pouvait savoir quelle serait la décision finale. C'était évidemment un raisonnement intelligent pour une enfant.

L'homme n'était pas un vaurien. Il était bon, mais n'avait pas eu de chance, et ce n'était certainement pas un crime à cette époque en France. Maintenant que son estomac fut prouvé innocent, il eut le droit de se sentir chez lui. Aussitôt que son estomac fut bien rempli et qu'il n'eut besoin de rien d'autre, l'homme dénoua sa langue. Ce qui fut très noble de sa part. Il nous conta qu'il avait pris part à des guerres pendant des années. Les choses qu'il dit et la manière dont il les dit firent ressortir le patriotisme de chacun. Il fit battre tous les cœurs. Alors, avant même que quiconque ne réalisât comment le changement s'était opéré, il nous guida dans une exploration audacieuse à travers les anciennes gloires de la France et d'une manière élaborée, nous vîmes les formes titanesques des douze paladins surgir des brumes du passé et affronter leur destin. Nous entendîmes la marche des nombreuses armées fondant sur eux pour les enfermer. Nous vîmes cette marée humaine aller et venir, venir et repartir, et diminuer à vue d'œil devant ce petit groupe de héros. Nous observâmes tous les détails qui passaient devant nous, détails de ce jour le plus stupéfiant, le plus désastreux, mais aussi le plus adoré et glorieux de l'histoire légendaire de France. Ici et là et même au-delà, à travers ce vaste champ de morts et de mourants, nous vîmes ceci et cela et l'autre paladin distribuer ses coups prodigieux avec ses bras fatigués, manquant de

force. Un par un, nous les regardâmes tomber jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un, celui qui était sans pairs, celui dont le nom baptise le *Cantique des Cantiques*, le chant qu'aucun Français ne peut écouter sans taire ses sentiments et sa fierté pour son pays. Enfin, la scène la plus grandiose et désolante de toutes, nous vîmes sa propre mort, pitoyable. Notre immobilité alors que nous étions assis, la bouche béante et le souffle coupé, suspendus aux paroles de l'homme, nous donna une idée de l'affreuse inertie qui régnait dans ce champ de massacre quand la dernière âme survivante trépassa.

Dans ce silence solennel, l'étranger tapota une ou deux fois la tête de Jeanne et déclara :

« Jeune fille, que Dieu te garde ! Tu m'as ramené de la mort à la vie ce soir. Maintenant, écoute, voilà ta récompense. »

Sans rien ajouter et avec la noble intention de faire battre les cœurs et d'éveiller les âmes, il commença à interpréter la grande *Chanson de Roland* avec la voix la plus pure qu'on n'eût jamais entendue !

Imaginez cela, avec un public français très impliqué et disponible. À quoi servait son éloquence maintenant ? Qu'était-elle ? Comme il était beau, comme il était imposant, comme il était inspiré alors qu'il se tenait là avec ce chant puissant qui s'échappait de ses lèvres et de son cœur, tout son corps s'était métamorphosé, tout comme ses guenilles.

Visage enchanté et yeux brillants, tout le monde se leva alors qu'il chantait. Les larmes ruisselaient sur leurs joues. Inconsciemment, peut-être, ils se balancèrent au rythme de la chanson. Les poitrines se soulevèrent et haletèrent. Des plaintes et de profondes exclamations éclatèrent. Quand arriva la dernière strophe et que Roland se mourût, tout seul, le visage tourné vers le champ de bataille, les soldats gisant là en tas et en lignes, avec sa main faible, il se retira et brandit son gantelet vers Dieu, murmura sa belle prière de ses lèvres pâles, tous éclatèrent en sanglots. Cependant, quand la dernière note s'échappa et que le chant fut fini, ils se jetèrent tous tel un seul corps sur le chanteur, éperdus d'amour pour lui et pour la France, épris de fierté pour ses grands actes et son ancienne renommée, et l'étouffèrent de leurs étreintes. Mais Jeanne fut la première, le serrant fort près du cœur, et couvrant son visage de baisers idolâtres.

La tempête faisait rage dehors, mais ce n'était pas important : c'était la maison de l'étranger maintenant, pour aussi longtemps qu'il le voudrait.

Chapitre IV

Jeanne maîtrise l'homme fou

Tous les enfants ont des surnoms et nous avions les nôtres. Nous en eûmes un chacun très tôt et ils nous collèrent à la peau. Cependant, Jeanne était plus chanceuse que nous en la matière, car au fil du temps, elle en gagna un deuxième, puis un troisième et d'autres encore, et c'est nous qui les lui donnâmes. En tout, elle en eut au moins une demi-douzaine, dont plusieurs qu'elle ne perdit jamais. Les filles paysannes sont naturellement timides, mais Jeanne surpassait la règle, et de loin. Elle rougissait si facilement et était si aisément embarrassée en présence d'étrangers, qu'on la surnomma Timide. Nous étions tous patriotes, mais c'est chez Jeanne que cet amour pour la patrie était le plus fort, on la nomma donc Patriote. Nous l'appelions aussi Beauté, et ce n'était pas seulement à cause de l'extraordinaire beauté de son visage et de sa silhouette, mais également en raison de son caractère charmant. Elle garda tous ses surnoms, ainsi qu'un autre : la Brave.

Nous grandîmes ensemble dans cette région paisible et nous devînmes des garçons et des filles de bonne taille, assez grands pour commencer à en savoir autant que nos aînés sur les guerres qui faisaient perpétuellement rage au nord et à l'ouest. Nous étions également assez grands pour être autant remués qu'eux par les nouvelles qui arrivaient de temps en temps de ces champs de bataille sanglants. Je me rappelle certains de ces jours très clairement. Un mardi, beaucoup d'entre nous s'amusaient et chantaient autour de l'Arbre aux Fées et suspendions des couronnes de fleurs en mémoire de nos petites amies les fées lorsque Mengette cria :

« Regardez ! Qu'est-ce que c'est ? »

La stupéfaction et l'appréhension dans la voix de la fille attirèrent l'attention. Tous, haletants et le visage rougi, se rassemblèrent et tournèrent leur regard avide dans la même direction : en bas de la pente, vers le village.

« C'est un drapeau noir.

— Un drapeau noir ! Non... vraiment ?

— Regarde par toi-même, c'est ça.

— C'est un drapeau noir, c'est sûr ! Est-ce que quelqu'un a déjà vu un tel drapeau ?

— Que peut-il signifier ?

— Ça n'annonce que quelque chose d'épouvantable, quoi d'autre sinon ?

— Cela n'est pas le problème : tout le monde le sait sans avoir à le dire. Mais quoi ? C'est la question.

— Celui qui brandit le drapeau pourra sûrement répondre à nos questions si vous vous contenez jusqu'à ce qu'il arrive.

— Il court vite. Qui est-ce ? »

Certains lui donnèrent un nom, puis un autre, mais peu après, tous surent qu'il s'agissait d'Étienne Roze, surnommé Tournesol, car ses cheveux étaient blonds et son visage était rond et tavelé. Ses ancêtres étaient Allemands, plusieurs siècles auparavant. Tandis que tous le regardaient, commentaient, trépignaient, impatients de connaître les dernières nouvelles, il avançait péniblement le long de la pente, agitant de temps à autre dans les airs son drapeau, symbole d'infortune. Enfin, il surgit parmi nous, planta son drapeau dans le sol et lança :

« Là ! Restez là et représentez la France pendant que je reprends mon souffle. Elle n'a besoin d'aucun autre drapeau désormais. »

Tous les bavardages frivoles cessèrent. C'était comme si l'on avait annoncé un décès. Dans ce silence glacial, seul le halètement du garçon à bout de souffle était audible. Lorsqu'il fut capable de parler, il reprit :

« De sombres nouvelles sont arrivées. Un traité a été signé à Troyes entre la France, les Anglais et les Bourguignons. Par ce dernier, la France est trahie et livrée, pieds et poings liés, à l'ennemi. C'est l'œuvre du duc de Bourgogne et de cette diablesse, la Reine de France. Le traité unit Henry d'Angleterre à Catherine de France... »

— N'est-ce pas un mensonge ? Unir la fille de France au Boucher d'Azincourt ? C'est invraisemblable. Tu n'as pas bien entendu !

— Si tu ne peux le croire, Jacques d'Arc, alors tu vas avoir du mal à concevoir la suite, car le pire est à venir. L'enfant né de cette union, même s'il s'agit d'une fille, héritera des trônes d'Angleterre et de France, et cette double possession restera à jamais dans sa descendance !

— Alors, c'est évidemment un mensonge, car cela va à l'encontre de notre loi salique, donc ce n'est pas légal et ne peut avoir effet », protesta Edmond Aubrey, surnommé Paladin en référence à toutes les armées qu'il détruirait un jour. Il voulait continuer à s'exprimer, mais sa voix devint inaudible devant la clameur de son audience. Tous avaient éclaté de rage sur ce point du traité, et parlaient en même temps sans s'écouter jusqu'à ce qu'Haumette les persuadât de se calmer en expliquant :

« Ce n'est pas juste de l'interrompre dans son récit, laissez-le continuer. Vous trouvez sûrement des failles à son histoire, car elle semble fausse. Ce genre de mensonge devrait vous satisfaire plutôt que vous fâcher. Raconte la suite Étienne. »

— Il n'y a que cela à dire : notre Roi, Charles VI, régnera jusqu'à sa mort, puis Henry V d'Angleterre sera régent de France jusqu'à ce que son enfant soit assez grand pour...

— Cet homme, le Boucher, sera notre souverain ? Ce sont des mensonges ! Que des mensonges ! cria Paladin. De plus, regarde, qu'arrive-t-il à notre dauphin ? Qu'en dit le traité ? ajouta-t-il.

— Rien du tout. On lui retire son trône et on fait de lui un proscrit. »

Alors tout le monde se mit à crier en même temps en proclamant que toutes ces nouvelles n'étaient que des inepties. Puis, ils retrouvèrent leur enthousiasme : « Notre Roi devra signer le traité pour le rendre valable et jamais il ne le fera au vu de ce qu'il inflige à son fils. »

Cependant, Tournesol répondit :

« Je vous le demande, la Reine signerait-elle le traité déshéritant son propre fils ?

— Cette vipère ? Absolument. Personne n'attend mieux d'elle ici. Pour nourrir sa malveillance, elle serait prête à n'importe quelle bassesse. De plus, elle déteste son fils. Mais sa signature n'aurait aucune conséquence. C'est le Roi qui doit signer.

— Laissez-moi encore vous demander une chose : dans quel état est le Roi ? Il est fou, n'est-ce pas ?

— Oui, et son peuple l'aime d'autant plus pour cela, ça le rapproche d'eux par ses souffrances et leur pitié devient sympathie.

— Tu as raison, Jacques d'Arc. Que diriez-vous d'un fou ? A-t-il conscience de ses actes ? Non. Fait-il ce qu'on lui demande de faire ? Absolument. Eh bien, je vous dis qu'il a signé le traité.

— Qui l'a fait signer ?

— Cela va sans dire, la Reine. »

Alors il y eut à nouveau du vacarme. Tout le monde parlait en même temps en accusant la Reine. Enfin, Jacques d'Arc prit la parole :

« De nombreuses nouvelles arrivant ici ne sont pas vraies. Rien d'aussi honteux ne nous est jamais parvenu avant, rien qui n'ait divisé et déshonoré la France à ce point. Il y a donc un espoir que cette fable ne soit qu'une vaine rumeur. D'où la tiens-tu ? »

Toute couleur quitta le visage de sa sœur Jeanne. Elle craignait la réponse, à juste titre.

« Je la tiens du curé de Maxey. »

Il y eut un cri de surprise générale, car le curé était un homme de confiance.

« L'a-t-il cru ? »

Tous les cœurs s'arrêtèrent presque de battre avant la réponse :

« Oui, et ce n'est pas tout : il a dit qu'il savait que c'était vrai. »

Presque toutes les filles commencèrent à pleurer tandis que les garçons restèrent muets. La détresse sur le visage de Jeanne était comparable à celle d'un animal silencieux recevant un coup mortel : l'animal le supporte, sans se plaindre, tout comme elle, sans dire un mot. Jacques posa sa main sur la



Merci d'avoir lu l'aperçu de ce livre.
Nous espérons sincèrement que vous
l'avez apprécié. Retrouvez-nous sur :

<https://www.discoverypublisher.com/fr>



Discovery
Publisher

Discovery Publisher is a multimedia publisher whose mission is to inspire and support personal transformation, spiritual growth and awakening. We strive with every title to preserve the essential wisdom of the author, spiritual teacher, thinker, healer, and visionary artist.

de Jmémoires JEANNE D'ARC

Considérée par beaucoup comme le plus illustre exemple de la carrière de Mark Twain, cette biographie de Jeanne d'Arc fut prétendument écrite par le page et secrétaire de Jeanne, le sieur Louis de Conte. Raconté du point de vue de cet ami de toujours, ce roman historique est un panorama de scènes émouvantes et de merveilles d'apparat, de la petite enfance de Jeanne à Domrémy et de son histoire touchante des Voix, à la bataille d'Orléans, la prise de Tourelles et de Jargeau, et la splendide marche vers Reims.

Mais l'ouvrage est avant tout un étonnant témoignage qui révèle l'admiration sans retenue de Twain pour la noblesse de caractère de l'héroïne française. Tout au long de sa vie, elle est restée son personnage historique préféré : « l'enfant le plus innocent, le plus charmant et le plus adorable que les âges aient produit. »

Achévé alors que l'auteur avait presque soixante ans, le livre révèle une facette splendidement expressive de Twain, qui écrivit : « De tous mes livres, je préfère celui sur Jeanne d'Arc. C'est le meilleur à mon sens et je le connais par cœur. De plus, il m'a procuré sept fois plus de plaisir que n'importe lequel des autres : douze ans de préparation et deux ans d'écriture. Les autres n'ont pas eu besoin de préparation, et n'en ont d'ailleurs pas eu. »

D'une exécution incomparable, cette humble œuvre charmera, et surprendra délicieusement, les admirateurs et les incondtionnels de l'héroïne française et du grand auteur américain.



never been before • never seen before

ISBN 978-1-78894-610-0



Peinture : Hermann Stille

New York • Paris • Dublin • Tokyo • Hong Kong
discoverypublisher.com